

Polar

Philippe Setbon
Skaer



Démarrage du livre

Éditions du Caïman

Philippe Setbon

Skaer

Collection Polars en France

Éditions du Caïman

Du même auteur

Aux éditions Payot-Rivages

Fou de coudre, 1994

Desolata, 1995

Aux éditions Flammarion

Mangeur d'âmes, 1999

Le Flic de la télé, 2000

Aux éditions Buchet-Chastel

L'Apocalypse selon Fred, 2011

Ego Island, 2013

Aux éditions du Caïman

Cécile et le monsieur d'à côté, 2015

T'es pas Dieu, petit bonhomme, 2016

Un Avant-goût des anges, 2016

Les Gens comme M. Faux, 2017

Aux éditions TohuBohu

Il et moi, 2018

Aux éditions AO - André Odemard

Un Scénario d'enfer,

(nouvelle incluse dans *Un petit noir*), 2016

Si je meurs avant mon réveil..., 2019

Mémorabilia, 2020

© 2022, Éditions du Caïman
36 rue Pierre Blachon 42100 St-Étienne
ISBN : 9782919066995
ISSN 2110-2392
Photo de couverture : © Philippe Setbon
Couverture mise en page par : www.niaksniaks.com

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle. »

Prologue

En l'absence de Monsieur, Harriet se rendait rarement à l'intérieur de la vieille demeure.

Elle occupait les dépendances, juste en face, avec son mari et cela suffisait amplement à son bonheur. Parfois, pas trop souvent, elle faisait du ménage au rez-de-chaussée et à l'étage de la grande maison, évitant soigneusement le salon de musique. Elle n'y pénétrait que lorsque Monsieur annonçait sa visite prochaine. Alors elle nettoyait tout au désinfectant. Harriet connaissait par cœur les obsessions d'hygiène de son employeur et les explosions de fureur que pouvait provoquer chez lui le moindre manquement.

Plus les années passaient, plus cette porte close inspirait à Harriet une peur irraisonnée. Ce n'était pourtant qu'une grande salle vide, occupée par un piano. Au fond s'entassait tout un matériel vidéo sophistiqué que son patron lui avait interdit d'approcher même pour le dépoussiérer. Mais pour Harriet, c'était bien davantage qu'un salon impersonnel au parquet ciré. C'était l'antichambre des enfers et la promesse journalière que c'est là-bas qu'elle se retrouverait après sa mort. Sans le moindre doute. Harriet était croyante, aussi se signait-elle à chaque fois qu'elle traversait le couloir menant au salon. Si elle s'attardait, elle redoutait

que des hurlements se mettent à percer les murs, que l'âcre puanteur du sang caillé ne s'immisce dans ses vêtements et les imprègne à jamais. Harriet n'était pas un monstre, elle aimait les enfants. Combien d'années s'était-elle battue pour en avoir et combien grandes furent sa désillusion et sa peine quand elle dut admettre qu'elle n'en aurait jamais ?

Aujourd'hui, elle avait réussi à trouver une forme de sécurité, un toit pour elle et Sigge son cher époux. Même s'ils étaient loin de leur pays, même s'ils avaient dû quitter famille et amis. Et quand bien même avait-elle dû apprendre à fermer les yeux sur le prix à payer pour ce confort inespéré.

Le prix à payer était exorbitant et ne cessait de croître avec la taille du péché, comme une tumeur incurable. Harriet l'acceptait et se tenait prête. Mais à son âge et dans l'état où se trouvait Sigge, elle considérait n'avoir jamais eu le choix. Elle réglerait sa dette le moment venu. Sans hypocrisie et sans regrets. C'était une affaire entre elle et le Créateur. Elle ne se chercherait aucune excuse. De toute façon, que plaider face à l'impardonnable ?

Harriet avait bien des défauts, elle pouvait être dure, manifestait peu d'empathie envers ses frères humains, elle était avare et égoïste. Mais aujourd'hui, lors de ses interminables insomnies, elle se demandait de plus en plus souvent comment elle avait pu en arriver là.

Monsieur avait téléphoné à l'aube pour prévenir qu'il allait quitter la Suède dans quelques jours et qu'il voulait que tout soit impeccable à son arrivée.

Spécialement le salon de musique. Harriet devait se préparer à une livraison imminente et Monsieur comptait sur elle pour gérer l'organisation délicate de l'événement. Comme d'habitude.

— Tout sera prêt, Monsieur.

Harriet déposa son lourd matériel devant la porte, aspirateur, balais, produits ménagers, cire à parquet. Elle prit sa respiration et ouvrit la porte dont elle gardait constamment la clé sur elle.

Il faisait plein jour à travers le bow-window. Dehors, le soleil parvenait à produire une belle lueur ardoise nuancée par la petite bruine glacée.

La pièce était immaculée, comme toujours. Mais Harriet fut aussitôt assaillie par des cris de souffrance, des rires sataniques, voix d'hommes et d'enfants mêlées dans le supplice et l'horreur. Elle se boucha les oreilles. C'était dans sa tête, bien sûr. Rien de tout cela n'existait.

Pas dans l'immédiat, tout du moins...

Elle avait une tâche à accomplir et elle devait s'y tenir. Il fallait penser à Sigge, à leur futur, au peu de temps qu'il leur restait à passer sur cette Terre avant d'être confrontés à leur reflet dans le grand miroir. Elle n'avait pas tout raconté à son pauvre mari, il n'était pas en état. Aussi devait-elle porter seule ce fardeau. Harriet ne rejetait la faute sur personne. Elle savait à quoi s'en tenir quand elle avait

accepté la place. Elle avait même été fière quand Monsieur lui avait expliqué ce qu'il attendait d'elle *exactement*. Il n'accordait pas facilement sa confiance, mais il savait qu'Harriet n'était pas en position de se montrer trop regardante. Elle commençait déjà à se faire vieille et avait la charge d'un conjoint handicapé. Le profil idéal pour ce poste. Harriet ne se faisait aucune illusion quant à son engagement. Monsieur la savait aux abois, acculée et prête à fermer les yeux sur à peu près n'importe quoi. Monsieur avait toujours eu des gens sous sa responsabilité dans ses usines. Il avait été élevé dans une famille riche, les Brodén, et savait manier le personnel de maison. Il avait bien fait comprendre à Harriet, dès leur premier rendez-vous, qu'il avait autant besoin d'elle qu'elle de lui. Qu'il saurait se montrer plus que généreux, mais qu'il ne tolérerait aucun laisser-aller et que si elle signait le contrat, ce serait pour elle un aller sans retour. Harriet avait simplement opiné du chef, le visage serein.

— Je sens que nous allons très bien nous entendre, Mme Breistrand, avait souri M. Brodén.

— Je suis à votre service, monsieur.

Il fallait se concentrer sur le ménage à présent. Car « Monsieur » arrivait bientôt.

Il courait sous la pluie.

La grosse pluie opaque du pays basque en hiver, qui pouvait durer des semaines presque sans discontinuer. Il descendait jusqu'à la plage, accomplissait des mouvements d'échauffement qui parfois intriguaient les rares passants. Il ne se mouvait pas comme les ordinaires sportifs du dimanche, ni comme les surfeurs avant d'entrer dans l'océan. Sa gestuelle évoquait plutôt les arts martiaux et il en émanait, malgré sa silhouette trapue, une grâce insolite.

Skaer courait tous les matins, sans exception. Son corps s'était épaissi avec les années, mais n'avait rien perdu de sa musculature compacte, ni de la puissance de ses bras et jambes. Ceux qu'il croisait ne discernaient de lui qu'une barbe épaisse, grisonnante, émergeant d'une capuche resserrée au point de dissimuler le reste du visage. Sa course était si régulière, si soutenue, qu'on l'imaginait très bien en athlète professionnel incognito, se préparant pour les Jeux Olympiques. Mais c'est justement cette régularité d'automate qui lassait rapidement l'intérêt des rares témoins et renvoyait Skaer à son anonymat, à sa transparence.

À son inexistence.

Il décélérait un peu avant midi, s'asseyait cinq minutes à même le sable humide, massait ses mol-

lets durcis par l'effort et rentrait au pas de course quand la faim le tenaillait. Il vivait non loin d'Ilbarritz, dans une cabane acquise pour une bouchée de pain, qu'il avait restaurée lui-même pendant deux ans et qui commençait seulement à offrir un relatif confort. Pour seul autre bien, Skaer ne possédait qu'un antique pick-up payé cash à un vieil agriculteur des Landes, lui servant à faire ses courses, le plus loin possible de chez lui et jamais au même endroit.

Skaer était parvenu à son but : vivre en oblique, en autarcie complète, échappant à tous les radars. Sans joie, ni peine, ni projets, maître de son univers étroit mais sécurisé et esclave volontaire d'une routine qu'il avait laborieusement élaborée.

On lui avait inculqué, à la dure, la survie dans les environnements les plus hostiles et aujourd'hui, il récoltait les fruits de cet apprentissage inhumain. Il cultivait ses légumes, gardait trois poules pondeuses à l'arrière de la maison et le soir, piochait au hasard dans les réserves de bouquins qu'il se procurait assidûment sur les marchés ou les brocantes de la région pour quelques euros. À bientôt quarante ans, Skaer découvrait les grands auteurs, apprenait à les apprivoiser, à les déchiffrer et même pour certains, à les aimer. Il n'avait pas la télévision, ni de téléphone qu'il soit fixe ou portable, encore moins d'ordinateur. Juste un vieux poste de radio qu'il trimbalait d'un endroit à l'autre pendant qu'il achevait ses travaux.